

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 14 au 26 novembre 2022

Rodney Saint-Éloi



© Martine Doyon

Biographie

Poète, écrivain, essayiste, éditeur, né à Cavaillon (Haïti), Rodney Saint-Éloi est l'auteur d'une quinzaine de livres de poésie, dont *Je suis la fille du baobab brûlé* (2015, finaliste au prix des Libraires, finaliste au Prix du Gouverneur général), *Jacques Roche, je t'écris cette lettre* (2013, finaliste au Prix du Gouverneur général). Il dirige plusieurs anthologies. Il a publié *Haïti Kenbe la!* en 2010 chez Michel Lafon (préface de Yasmina Khadra). Pour la scène, il a réalisé plusieurs spectacles dont *Les Bruits du monde*, *les Cabarets Roumain*, *Senghor*, *Césaire*, *Frankétienne*. Il est l'auteur de l'essai *Passion Haïti* (Septentrion, 2016). Lui a été décerné le prestigieux prix Charles-Biddle en 2012. Il a été reçu en 2015 à l'Académie des lettres du Québec. Il devient Compagnon de l'Ordre des Arts et des Lettres du Québec en mai 2019. Il dirige la maison d'édition Mémoire d'encrier qu'il a fondée en 2003 à Montréal. *Les racistes n'ont jamais vu la mer*, coécrit par Rodney Saint-Éloi et Yara El-Ghadban, a paru en octobre 2021.

Bibliographie sélective

- *Les racistes n'ont jamais vu la mer*, Mémoire d'encrier, 2021
- *Quand il fait triste Bertha chante*, Québec Amérique, 2020 (Héloïse Ormesson, 2022)
- *Nous ne trahirons pas le poème*, Mémoire d'encrier, 2019 (Points, 2021)
- *Passion Haïti*, Éditions du Septentrion, 2016 (Grandvaux, 2019)
- *Je suis la fille du baobab brûlé*, Mémoire d'encrier, 2015

Présentation des ouvrages

***Les racistes n'ont jamais vu la mer*, Mémoire d'encrier, 2021**



Parlons de racisme puisque le racisme concerne tout le monde. Les écrivains Rodney Saint-Éloi et Yara El-Ghadban invitent à prendre part à cette conversation délicate, mais combien nécessaire. Ni manifeste, ni manuel, ni acte d'accusation, *Les racistes n'ont jamais vu la mer* engage le dialogue sur nous-mêmes et sur les autres. Tout s'exprime librement, se confronte et se répond. Les mots. Les expériences. Les idées. Les émotions. Parlons de racisme puisqu'il faut dépasser le repli sur soi. Pour vivre ensemble, autrement.

Extraits de presse

Article publié dans le quotidien *La Presse*, octobre 2021, par Mario Cloutier

Yara El-Ghadban et Rodney Saint-Éloi ont planté un arbre et invitent tout le monde à l'entourer afin d'échanger au sujet du racisme. Les deux écrivains se relancent l'un l'autre tout au long du livre en tablant sur leurs expériences personnelles. Ils estiment important de le faire devant un symbolique arbre à palabres, lieu de rassemblement africain à l'ombre duquel on s'exprime sur la vie en société. Un baobab ou un érable, peu importe, avec vue sur l'immensité.

« Face à la mer l'horizon devient plus large, explique Rodney Saint-Éloi. L'humanité nous dépasse, elle est plus grande que nous, comme la mer. Yara et moi sommes des êtres d'exil. Nous sommes habités par la traversée et le risque. Dans ce livre, nous avons risqué nos imaginaires et nos pays ». Yara El-Ghadban travaille beaucoup sur le sujet du racisme en tant que romancière, présidente de l'Espace de la diversité et éditrice chez Mémoire d'encrier.

« Le livre représente une nécessité, souligne Rodney Saint-Éloi. Tout le combat qu'on mène à Mémoire d'encrier est de maintenir un discours antiraciste. Étant québécois, je pense que le Québec doit commencer à se regarder pour savoir comment construire un vivre-ensemble sans exclusion ».

Le livre a été écrit dans l'urgence après les événements entourant la mort de George Floyd et de Joyce Echaquan ainsi qu'au vu des travailleurs essentiels de la santé qui sont passés de marginaux à héros durant la pandémie. Selon Rodney Saint-Éloi, les écrivains peuvent agir comme vigies pour attirer le regard vers l'autre. De son côté, la romancière ne craint pas le climat de division actuel, faisant déjà face aux préjugés et aux insultes tous les jours.

« On est très conscients d'être une femme arabe et musulmane et un homme noir qui regardent le Québec et osent dire un mot ou deux aux Québécois sur comment nous avons vécu les dernières années, avec le bon et le mauvais », note Rodney Saint-Éloi.

Le racisme est un vice collectif dont il faut se guérir collectivement, selon le poète. La vraie question est celle du colonialisme qui a créé l'esclavage, notamment.

« Si on remonte aux racines du racisme, il faut voir d'où viennent les richesses, qui exploite les ressources et les gens, qui tasse les Premières Nations dans des réserves. On s'attaque à quelque chose de très puissant. La lutte anticoloniale va continuer parce que la notion de racisme ne peut pas être dissociée de la notion de classe sociale ».

Le racisme au Québec n'apparaît pas au début du livre. Il est plutôt question de lieux comme Dubaï et Haïti, où les essayistes ont fait face au racisme pour la première fois.

« Dès qu'on fait lire le livre aux gens, indique Yara El-Ghadban, ils se mettent à parler de leur propre expérience, qu'ils soient nés ici ou pas. C'était le défi qu'on s'était donné. On fait tous partie des rouages du racisme systémique, qu'on le veuille ou non. C'est la partie la plus difficile à accepter ».

Les coauteurs s'entendent d'ailleurs pour dire qu'il ne faut pas avoir peur des mots ou des cases dans lesquelles on veut les faire entrer. Pas plus que de la crise pandémique, qui a tendance à effacer tout autre sujet, comme l'environnement et le racisme systémique.

« *Les racistes n'ont jamais vu la mer* est une nouvelle utopie pour le Québec, conclut Rodney Saint-Éloi. Dans les moments de crise, on se regarde sans complaisance, on se pose des questions. C'est idéal pour aller vers une conscience apaisée. La crise mène à l'humilité de la condition humaine puisque la mort est partout. Que faut-il changer ? Qu'est-ce qui différencie deux êtres humains ? Est-ce ainsi qu'on veut vivre jusqu'à la fin de notre vie ? »

Article publié dans le journal *Le Devoir*, octobre 2021, par Alexis Raynault

Dans *Les racistes n'ont jamais vu la mer*, Rodney Saint-Éloi et Yara El-Ghadban refusent les solutions miracles, mais proposent plusieurs remèdes. Dans ce livre-fleuve, qui tient du genre épistolaire, du récit initiatique, de la critique littéraire, du commentaire historique et du pamphlet politique, Rodney Saint-Éloi et Yara El-Ghadban dressent un portrait exhaustif des manifestations du racisme. Ils prennent toutefois soin de préserver un espace pour le rêve et pour un certain art de vivre, considérés ici comme des remparts intimes contre les agressions subies au quotidien.

Partis de l'idée d'un glossaire – ou plutôt d'un anti-glossaire – où chaque mot serait retourné pour en montrer l'envers, les auteurs tressent à quatre mains des récits qui creusent le sens de mots universels comme « mer », « frontière » et « passage », mais aussi de mots fréquemment prononcés ces dernières années, comme « allié » et « diversité ». « On invente un mot pour trouver une solution, sans considérer que c'est peut-être la peur qui pose problème, et non la diversité », écrit Yara El-Ghadban.

À travers les mots et les histoires qu'ils abordent se profilent les systèmes tacites qui engendrent la violence : sur la base des noms, par le déni légal de l'existence d'un territoire (« Je ne vois pas Palestine dans la liste de pays. Vous voulez dire Israël ? »), ou encore par le dénigrement de certains accents, de certains corps, etc. Systèmes invisibles puisque celles et ceux qui échappent à cette violence peinent parfois à les reconnaître.

D'où la nécessité de raconter. Raconter contre le silence officiel, mais aussi parce que les récits sont tissés de rêves. La littérature est l'outil du rêve, la première pierre de sa concrétisation dans le réel. Ainsi, les mots d'Aimé Césaire, de Mahmoud Darwich, de Toni Morrison, de Gaston Miron et des *Mille et une nuits* circulent dans l'ouvrage comme autant de présages d'un monde où l'on vivra mieux.

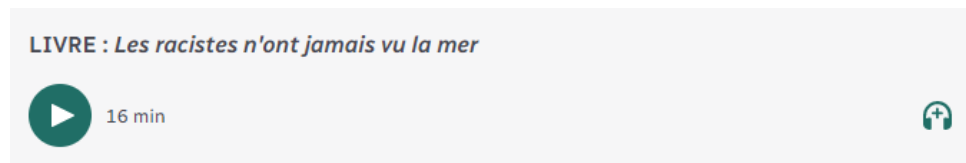
S'ils ont choisi d'écrire ce livre ensemble, les auteurs ne s'expriment pas pour autant d'une même voix. Par exemple, pour Rodney Saint-Éloi, locuteur créole, la langue française apprise à l'école est associée au harnachement précoce de l'expression, au balayage sous le tapis du monde de sensations associé à l'enfance.

À l'opposé, pour Yara El-Ghadban, qui a d'abord appris l'arabe et l'anglais, le français symbolise l'émancipation de l'héritage reçu, l'occasion de naître à elle-même par des moyens qu'elle a choisis. « 21 % des Montréalais jonglent avec trois langues. La tension entre l'anglais et le français passe à côté d'une réalité plus complexe et nous invite à considérer d'autres enjeux [...]. Peut-on envisager d'autres rapports à la langue que l'identité ? » écrit-elle.

Au terme de la lecture, a-t-on donné du racisme une définition claire, nous renvoyant dormir sur nos deux oreilles ? Comme remède, les auteurs préconisent plutôt « d'embrasser pleinement le vertige qui s'empare de soi dès que l'on fait un pas vers l'autre ». Alors pourrions-nous mettre de côté les rôles assignés et les idées toutes faites.

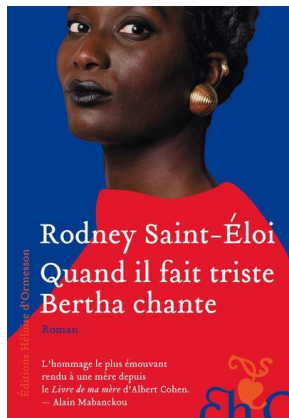
Extrait vidéo

Interview de Rodney Saint-Éloi et Yara El-Ghadban sur *Radio-Canada* dans l'émission « Désautels le dimanche », novembre 2021, par Michel Désautels



[Écouter le podcast](#) (durée : 16 min)

Quand il fait triste Bertha chante, Québec Amérique, 2020 (Héloïse Ormesson, 2022)



Dans ce récit admirablement écrit, l'auteur rend hommage à sa mère, Bertha. Cette grande dame noire à l'énergie et à la générosité exemplaires, « amoureuse de l'amour », vient de mourir. Rodney, son fils aîné, raconte l'enfance bleue au pays natal, leur chemin d'exil, elle à New York, lui à Montréal. Le fils dialogue avec la mère. Il est celui qui a grandi sous la dictature, qui rêvait d'être écrivain et qui parvient à mettre des mots sur la colère, la peine, la joie, le courage et l'amour. Elle est la mère qui porte la mémoire du « pays-pourri » et la lumière de l'espoir. La parole de Bertha, poignante et belle, fait entendre la musique et la dignité de cet art d'être mère.

Tout en nous racontant la vie de Bertha, son fils Rodney nous offre un portrait en creux de lui-même. Celui d'un homme qui a grandi sous la dictature.

Extrait de presse

Article publié dans le journal *Le Devoir*, octobre 2020, par Anne-Frédérique Hébert-Dolbec

« Je vous parle de Bertha. Bertha est morte. » Debout près du cercueil de sa mère, Rodney Saint-Éloi se répète cette phrase, pour douter de chaque mot. Car que reste-t-il de nous, de notre mémoire lorsque la dépositaire de notre enfance rend les armes, emportant avec elle à tout jamais les non-dits, les histoires, les apprentissages ?

C'est à ce moment précis, recueilli, sa main dans la sienne, que l'écrivain a compris que toute sa relation avec Bertha reposait sur le silence – un silence aimant, empreint de bonté, de dévouement, de chants et d'amour –, une montagne à laquelle s'accrocher, de laquelle tirer le récit d'une vie.

« Bertha et moi ne nous sommes jamais vraiment parlés, raconte Rodney Saint-Éloi, joint par *Le Devoir* à sa résidence montréalaise. J'ai eu peu de temps pour la connaître. Pendant mon enfance, je la regardais travailler de loin, je l'admirais. Puis, lorsque j'ai eu l'âge de réaliser l'importance d'une mère, elle est partie pour l'Amérique. À son décès, j'ai fait ce que tout fils fait. J'ai rappelé à moi tous les mots qui nous ont manqué. La mort nous a permis de traverser tous ces manques, toutes ces paroles non avouées ».

Pour rendre hommage à celle qui lui a tout donné, l'auteur a cherché à atteindre ce qui existe au-delà de la parole et du geste, cet amour pur qui n'obéit à aucune forme de règle ou de contrainte. « Toute mon enfance, j'ai été bercé par la voix de ma mère, une voix douce comme une rivière. Bertha est devenue pour moi comme un horizon. Je voulais à tout prix retrouver la beauté de cette voix, ne pas rater cette présence qui n'existe désormais que dans l'absence. Je voulais être à la hauteur de tout ce que cette femme m'a offert, de tout ce à quoi elle n'avait pas eu accès elle-même : le goût du monde, un amour pétri dans la foi de la beauté, une très rare humanité ».

Dans *Quand il fait triste Bertha chante*, Rodney Saint-Éloi module donc sa voix pour se faire l'écho de la sagesse de celle à laquelle peu ont prêté oreille, faisant ainsi entendre la musique et la noblesse de cette forme d'art qu'est la maternité.

Femme, mère, marginale dans un pays qui s'érige à tâtons sous la violence des coups de la dictature, de la misère et du manque, Bertha devient sous la plume poétique et émotive de son

filis la mémoire d'un pays trop souvent cantonné aux clichés, la lumière de l'espoir qui anime ceux qui ont connu le pire.

« J'ai grandi en assistant tous les jours au combat pour la dignité de ces femmes qui sont seules. Le mot « monoparentalité » n'existe pas en Haïti. Pourtant, toutes nos existences reposent sur le dos, sur le courage de ces femmes qui font de la solitude leur force. Bertha a dû coudre, imaginer un avenir pour ses enfants. Tous les jours, elle fabriquait la vie, insoumise, transformait le néant en abondance pour qu'on ne manque de rien. Malgré la misère, il persistait toujours cet espace, habité d'un espoir fou et absolu, qui habitait nos existences et rendait tout possible. »

En plus de l'enfance bleue au pays natal, l'écrivain raconte les routes de l'exil, la sienne, celle de sa mère, de sa grand-mère, de ses frères et sœurs. En peu de mots, il parvient à faire triompher la multiplicité dans une douleur partagée, à souligner la singularité de l'expérience de ceux qui doivent constamment se battre pour nommer les choses et se raconter dans leur propre langue.

« Ma famille est tutoyée par l'exil. Notre temps, notre territoire ne nous appartiennent pas. Nous sommes en constant décalage, ayant laissé le feu du soleil pour la neige, notre oralité pour une culture écrite, nos sentiers pour des autoroutes, nos histoires pour en assimiler d'autres. Nous sommes toujours en train de quêter l'équilibre, la reconnaissance de notre humanité. Je pense que c'est important de le nommer, parce que ces failles, ces montagnes qui vivent en moi sont à la source de mon imaginaire. Et toute la beauté, la force et la rédemption de l'humanité reposent dans l'imaginaire ».

Depuis aussi longtemps qu'il écrit, Rodney Saint-Éloi se bat pour faire percer des voix porteuses de fragilité et d'humilité parmi les discours triomphants et arrogants qui dominent souvent l'espace public. Sa maison d'édition, Mémoire d'encrier, a permis à certaines des plumes les plus essentielles de la littérature d'ici et d'ailleurs – Joséphine Bacon, Naomi Fontaine, Maryse Condé, Roxane Gay – de tracer leur chemin jusqu'à nous.

« Le seul imaginaire d'une région ou d'un peuple ne suffira pas à construire le monde. Le monde est plus grand que nous, il faut aller vers les régions, vers les Autochtones, nommer et entendre au-delà de cinq langues. Il faut arrêter de penser l'espace avec les idées de centre et de périphérie. Les luttes de la périphérie n'existent pas. Aucun peuple n'est plus petit que son poème. Tout être humain, qu'il soit riche ou pauvre, noir ou blanc, porte en lui l'humanité. Ce qui est essentiel, c'est l'imaginaire, et ce qu'il peut nous permettre d'accomplir. »

Extraits vidéo

Interview de Rodney Saint-Éloi sur RFI dans l'émission « Chemins d'écriture », avril 2022, par Tirthankar Chanda

→ CHEMINS D'ÉCRITURE

Au chevet de la mère morte, avec le poète haïtien

Rodney Saint-Éloi



Publié le : 09/04/2022 - 06:24



[Écouter le podcast](#) (durée : 3 min)

Interview de Rodney Saint-Éloi sur *Radio-Canada* dans l'émission « Plus on est de fous, plus on lit ! », octobre 2020

Quand il fait triste, Bertha chante, le livre-hommage de Rodney Saint-Eloi à sa mère

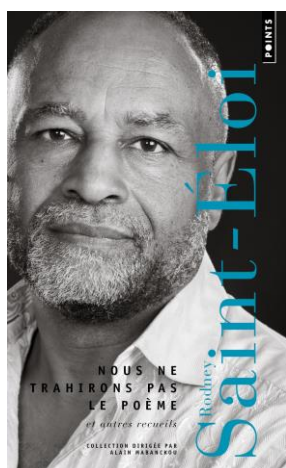


17 min



[Écouter le podcast](#) (durée : 17 min)

***Nous ne trahisons pas le poème*, Mémoire d'encrier, 2019 (Points, 2021)**



Passeur de mots, de formes et de mémoire, Rodney Saint-Éloi est une des voix majeures des lettres contemporaines. Son œuvre, à l'écoute du monde, est une longue traversée des villes et des visages. *Nous ne trahisons pas le poème* célèbre la Poésie comme moyen de survie, invoque la Femme symbolisée par le baobab ancestral et préfigure la Renaissance dans une « ville d'eau, de terre et d'arcs-en-ciel heureux ». La parole de Saint-Éloi, tendre et rebelle, est un véritable baume en ces temps où nos sociétés sont à la quête d'un centre de gravité...

Extraits de presse

Article publié dans le média *Maze*, janvier 2020, par Guéric Cardet

En marge d'une société qui a oublié ses mots, le poète fait figure de résistant, ou de vestige mythique. Avec *Nous ne trahisons pas le poème*, un objet poétique non-identifié, le poète haïtien Rodney Saint-Éloi réinscrit la poésie dans une époque dépassionnée, bien loin du conservatisme de la langue ou de l'hermétisme d'une musique anachronique. Une ode poétique aux multiples variations publié aux éditions Mémoire d'encrier au Québec, et qui arrivera en France et en Belgique au mois de mars.

Dès le prologue, le ton est donné : il y a urgence. Nous avons perdu les mots, donc perdu la vie, et le poète entreprend de les retrouver. Il faut retrouver qui l'on est, comment chanter, comment marcher, comment exister. C'est une frénésie spontanée qui commence, libérée des majuscules, de la ponctuation et des strophes traditionnelles. Avec Rodney Saint-Éloi, le poète est aussi libre que son auditoire et son lectorat. Choix de lecture : suivre le courant, ou plonger au hasard des pages.

En remontant le courant des mots, le poète rembobine son histoire, et avec elle, celle de l'humanité. La question des origines se mêle bien vite à celle de l'esclavage et de la couleur de

peau. Pour être le plus sincère possible, le poète revit sa souffrance ainsi que celle des peuples opprimés et entreprend un voyage « *décolonial* ».

Cette rétrospective personnelle ne teinte pas de colère le cœur du poète, bien au contraire. Ce dernier (se) donne à voir et constate : c'est bien l'amour qui est au centre de tout. C'est lui qui guide sa plume d'espérance, chante le rêve à deux, dénonce la guerre au fil des lignes, regarde la mort en face, pleure les noyés de la Méditerranée. Écrire le poème, c'est résister et rendre justice dans l'amour des mots.

La voilà, déposée en pleine rivière, cette fidélité confessée, clin d'œil au grand titre et respect de l'univers tout entier. Au-delà des astres, c'est toute la nature que célèbre aussi Rodney Saint-Éloi, incorporant les espèces végétales et animales les plus improbables aux références poétiques camouflées et aux néologismes décomplexés. C'est une heureuse faune arc-en-ciel qui prend vie grâce au poète, et qui ne mourra pas à la fin du poème. Le chant de l'ancêtre réincarné s'achève sur « l'aube décoloniale des marées hautes », comme une invitation à habiter un nouveau jour de liberté. Embarquez sur la « barque échouée » et résistez avec Rodney ; c'est une nouvelle année qui naît sous le signe des poètes éveillés.

Article publié dans le quotidien *Le Nouvelliste*, mai 2020

Nous ne trahisons pas le poème de Rodney Saint-Éloi est un long chant d'amour qui dit les bêtes, les choses, les humains et les plantes dans leur légende, leur fragilité et même leur légèreté, dirait plutôt Kundera. Dans ce poème-champ où tous les éléments prennent racine, deviennent sources et font écho aux événements, le poète dit écrire pour ne pas mourir, écrire sa carte d'identité pour semer les milices. Il résiste. Pourquoi ? Parce que quand le poème résiste rien n'est trahison et quand le poème résiste l'humanité a bon goût. Dans son poème qui ne veut trahir ni passé ni présent ni futur, il entend les horloges dire l'urgence d'habiter toutes les cartes du monde.

Et si Gaston Miron dans *L'homme rapaillé* dit avoir faim de toutes les rues du monde et soif de toutes les eaux du monde, Rodney Saint-Éloi dit avoir un cœur, du pain, du sel et de l'eau à partager, comme l'avait si bien dit René Philoctète : « J'ai mis mon cœur à partager comme un gâteau ». Le poète du Récitatif au pays des ombres a foi dans le vivre ensemble. Dans l'un des poèmes qui ont suivi *Mon pays que voici*, Anthony Phelps affirme « avoir mis la voie lactée en vente pour un peu d'amour et ne pas trouver d'acquéreur ».

Rodney Saint-Éloi trouvera-t-il cet autre avec qui il souhaite partager son cœur ? Il est un poète qui invite « tous les humains à sentir les moindres frémissements d'un papillon, la tendresse des aubes, le vertige des eaux, les promesses de l'arbre ». Aussi, il invite « à tracer la carte du destin des lucioles, à entendre le bruit minéral des morts, à regarder le ciel tombé dans le ciel, à avoir l'habitude de la joie et les émeutes du soleil ».

Rodney Saint-Éloi est celui qui accueille toutes les cultures, les langues et tous les territoires. Il intègre dans sa légende Papa-Lebga aussi bien que le caribou. Il parle de la guerre qui n'est pas son métier ; cette chose qui ne fait pas de colombes, de pain, de jardins, de câlins, de fruits et de fleurs. Il parle de la mort, de rêves brisés, d'espérances insondables, intarissables. Il parle de l'amour, cette chose toujours nouvelle et qui n'a pas changé dit Prévert. Cette chose qui peut surgir dans un cours de littérature, a écrit Rodney Saint-Éloi dans son premier recueil, *Graffitis pour l'aurore*. Cette chose, poursuit-il, qui peut nous faire dire à l'autre « Je t'aime » à la rencontre des rêves en bandoulières. Cette chose, dit-il, qui nous fait tresser un manteau de pluie et des bateaux de pailles.

Dans cet immense chant/champ que constitue ce livre de 107 pages, le poète nous laisse croire qu'il ne trahira pas le poème de la vie, dans ce que ce poème, vieux de temps infinis et indéfinis comporte de délices, d'espoir, d'amours et d'abondance.

Extraits vidéo

Présentation du texte *Nous ne trahisons pas le poème* par Rodney Saint-Éloi, août 2019



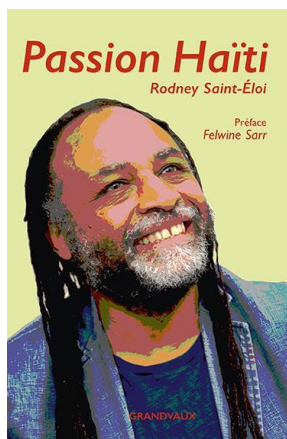
[Voir la vidéo](#) (durée : 1 min)

Interview de Rodney Saint-Éloi sur *Haïti-Inter* dans l'émission « Les Mardis du petit lectorat », octobre 2021



[Voir la vidéo](#) (durée : 33 min)

Passion Haïti, Éditions du Septentrion, 2016 (Grandvaux, 2019)



Rodney Saint-Éloi nous offre de façon magistrale une vision de son pays, Haïti, dans un florilège de mots exhubérants de vie. Haïti : « Ce pays qui s'appelle ailleurs, et dont la route la plus droite est celle qui mène à l'aéroport, est radiographié dans ses géographies intimes, dans une prose sensible où la poésie est toujours en embuscade... Rodney Saint-Éloi nous fait offrande dans ce magnifique livre de sa méditation sur la vie, le temps, la mémoire sensible, politique et poétique d'un pays qui inventa la liberté et dit qu'il croyait en l'une de ses plus belles floraisons : l'humanité.

Extrait de presse

Article publié dans le journal *Le Monde diplomatique*, avril 2017, par Christophe Wargny

Comment comprendre, aimer, dire ce Haïti attirant et cruel, dans lequel art et poésie sont parfois un antidote à la désespérance ? Rodney Saint-Éloi s'y emploie, secouant quelques-uns de nos préjugés. Non, l'île ne se résume pas à la misère endémique, au racisme et aux inégalités extrêmes : elle est forte d'émergences et d'inattendu.

« Asseyez-vous à l'angle d'une quelconque rue, vous verrez que le monde est en train d'être refait sous vos yeux. Le peuple fourmille de tours magiques et d'un trop-plein de vie ». Trop-plein de vie et trop-plein de misère, qui ne débouche guère, tant l'espace politique est gangrené, apanage toujours des malins, des cyniques ou des médiocres. Finalement, de quoi rêve un Haïtien ? De partir. L'aéroport est comme le centre de l'île. Doté de moins de moyens, on choisira la mer ou la frontière dominicaine. Et, une fois membre de la diaspora, on se sentira furieusement haïtien. Fier de son créole. On fera vivre la famille au pays. Haïtien on restera.

Extraits vidéo

Interview de Rodney Saint-Éloi sur *Radio-Canada*, novembre 2016



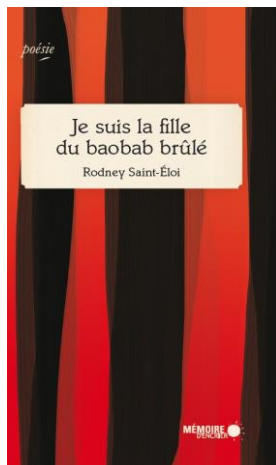
[Écouter l'interview](#) (durée : 12 min)

Interview de Rodney Saint-Éloi sur *Radio-Canada*, octobre 2016, par Maryse Jobin



[Écouter le podcast](#) (durée : 9 min)

***Je suis la fille du baobab brûlé*, Mémoire d'encrier, 2015**



Je suis la fille du baobab brûlé métisse voix, routes et identités. D'un bout à l'autre, résonne d'une coulée cette parole libérée des miroirs et des compromis. La fille du baobab cherche son visage, son corps et son chemin dans le déferlement d'une écriture sans concession.

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *Jeune Afrique*, mars 2016, par Alain Mabanckou

On nous dit souvent que la poésie a perdu son lectorat, lâchée par les maisons d'édition et boudée par la grande presse littéraire. Faut-il prêter l'oreille à une telle oraison funèbre ? Je ne le pense pas. Le dernier recueil du Canadien d'origine haïtienne Rodney Saint-Éloi, *Je suis la fille du baobab brûlé*, possède toutes les qualités pour nous réconcilier avec ce genre littéraire : émotion et profondeur de la méditation.

Les premiers mots sur lesquels s'ouvre cet ouvrage sont ceux murmurés par cette voix qui ne nous quittera plus : « Je suis la fille du baobab brûlé. Ceci n'est pas un poème ». Un clin d'œil à *La Trahison des images*, l'un des tableaux les plus connus de René Magritte, où l'on voit une pipe avec la légende : « Ceci n'est pas une pipe ». À l'instar du peintre belge, le poète fraîchement élu à l'Académie des lettres du Québec nous signifie que le vrai visage des choses n'est pas forcément de l'ordre de l'apparent. Les images peuvent trahir, détourner la réalité, et c'est à l'art (pour Magritte) et à la poésie (pour Saint-Éloi) de leur rendre leur authenticité.

Ce murmure est un chant intérieur, mais avec une fenêtre donnant sur l'océan de nos incertitudes, de nos angoisses. Cette voix grave attachante est en réalité à la quête d'un corps à habiter : « Mon corps sauvage m'attend quelque part / où je suis invitée / Je fais le vœu d'être fidèle aux vents contraires ».

« Dans une main le soleil et dans l'autre la terre », la fille du baobab brûlé nous raconte son « rendez-vous avec la première étoile qui tombe » tandis que la présence des éléments naturels distille une atmosphère inouïe de recueillement. Qui est-elle réellement ? Elle est en nous et dort du « sommeil de l'escargot ». Ni jeune ni vieille, elle a « l'âge des tombeaux anciens ». Elle ne cherche pas forcément l'amour, consciente que ce dernier « s'en va toujours trop loin ». Son destin est de marcher : elle a signé « un pacte avec la route » afin de dévoiler au sable « le cœur pourri des océans ».

On lit ce texte le cœur serré, car ici se joue en filigrane la question des frontières, celles, étendues marines, de l'espace insulaire, mais surtout d'une errance qui dit « l'histoire des vaincus ». *La fille du baobab brûlé* nous rappelle que le monde ne sera sauvé de son déséquilibre actuel que par la poésie, c'est-à-dire le siège de la Parole originelle ! Le recueil a d'ailleurs été finaliste du prix des Libraires du Québec et du prix Carbet de la Caraïbe...

Article publié dans le journal *Le Devoir*, octobre 2015, par Hugues Corriveau

Cette poésie y est si ample que le corps humain devient l'immensité du visible, que l'esprit englobe pays et continents ; cette poésie respire si fort et démesurément qu'on y entend le foisonnement des sentiments les plus archaïques. Lyrisme aigu, lyrisme qui semble toujours oblitérer la petitesse du moi au profit du plus grand que soi ; la douleur personnelle n'étant que la tranchée où s'abîme celle des humains, harnachant ainsi « Le temps des promesses d'amour / La grosseur des vents d'est / La détresse des mers frappées / Le suicide des abeilles au printemps ».

Le choix de prendre la voix d'une femme était risqué pour Rodney Saint-Éloi, mais sa façon de transcender l'individualité pour accéder à la dimension tellurique lui permet d'ouvrir sa poésie à l'universelle tension des éléments, car « l'oxygène souffle les voiles du poème ».

« Je suis la fiancée de la brousse / Je suis la fiancée de la mer / Je suis la fiancée de la nuit », dit la fille du baobab brûlé. Elle est légende et incarnation, obsession vivante et maternité sombre.

Le poète parle aussi au « elle » afin de témoigner lui-même de ce qui se délite.

Elle est une femme abandonnée et percluse d'absence, tétanisée de solitude et puits d'un savoir dont elle craint la disparition, pourtant certaine quand les guerres détruisent. C'est peut-être Gaïa, c'est peut-être la terre mère qui témoigne. Peut-être est-elle plus encore l'âme de la terre même, son désir fou, sa passion souffrée. Et si elle était toutes les femmes incarnées, fille, mère, grand-mère, tante, celles qui dansent le nago, l'ibo ou le pétro quand on entend, vaudou, les incantations passées de la magie ?

Ce qui compte, c'est l'exaltation tourmentée du propos dont use Rodney Saint-Éloi, avec emportement. Il y a là une hauteur de ton qui souvent se magnifie, se gonfle jusqu'à l'essoufflement. Si l'excès est assumé, c'est que la manière se veut haussée par l'ardeur poétique, respectant en cela une certaine tradition de l'éloquence, une certaine manière de s'enivrer d'elle-même, sans retenue : « J'ai donné le verbe donner à ton peuple / Entre nous est jeté ce pont de larmes / Aveugle je lance mes fétiches et mes dictons / À la vindicte des hippopotames / Je me réfugie aux portes de l'alphabet / Je n'ai pas de métier je suis poète ».

Contradictoire, cette fille du baobab brûlé est aussi le déferlement guerrier. « C'est encore moi l'horreur ma face contemporaine », « J'ai fait le vœu d'être fidèle aux vents contraires ». Elle est totalité du Vivant.

Rodney Saint-Éloi signe ici un recueil d'une grande intensité, inscrit dans la continuité d'une poésie de la parole extrême, qui emporte tout, qui déferle.

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté

Site Besançon : 25, rue Gambetta - 25000 Besançon

Tél. 03 81 82 04 40

Site Dijon : 71, rue Chabot-Charny – 21000 Dijon

Tél. 03 80 68 80 20

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues
g.faivre@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues
n.bigaillon@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Marion Masson, chargée de mission Vie littéraire & Développement des publics
m.masson@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Marion Clamens, directrice
m.clamens@livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté